



# CHAMPS LIBRES DÉBATS

## L'enseignement du français, mission primordiale pour Jean-Michel Blanquer

DESSINS CLAIREFOND



### ROBERT REDEKER

On peut être bachelier aujourd'hui sans maîtriser l'orthographe, la syntaxe et la conjugaison, s'alarme le philosophe\*.

**A**près le passage de Najat Vallaud-Bellkacem - Attila en jupons ravageant tout sur son parcours, ne connaissant d'autre politique scolaire que celle de la terre brûlée -, l'école française n'est plus qu'un désolant champ de ruines. L'enfance et la jeunesse elles-mêmes ont été massacrées : les jeunes Français sont beaucoup moins cultivés, beaucoup plus ignorants de la langue dans laquelle ils sont censés s'exprimer, beaucoup moins aptes à raisonner de façon correcte et conséquente, beaucoup moins sagaces que leurs devanciers.

L'orthographe désastreuse, la syntaxe calamiteuse et la conjugaison approximative des nouveaux adultes, des adultes de la dernière pluie, attestent de cet effondrement. Il suffit de tendre l'oreille dans la rue ou d'écouter la radio - même et surtout la radio publique - pour



prendre la mesure de la profondeur du mal. La maladie de la langue est la plus grave des maladies : celle de l'âme de la nation. C'est cette maladie qui décompose la nation, qui la détache de son passé, qui la coupe de ses racines.

Les objectifs fixés à l'Éducation nationale par les gouvernements successifs, surtout depuis la sinistre loi Jospin (1989), n'étaient pas scolaires ; ils étaient sociaux et sociétaux : l'égalité, pervertie en un égalitarisme éradiquant l'excellence, et le « vivre-ensemble ». Pire : l'école n'avait plus pour but que de fabriquer des écocitoyens responsables et écervelés, connaissant mieux le tri des déchets et la protection des hérissons que la vie de Saint Louis et la concordance des temps, des chasseurs impitoyables du sexisme et de l'homophobie.

Pour réussir ce programme, il fallut rabaisser sans cesse le niveau intellectuel des élèves, transformer les écoles en centres aérés, changer les austères professeurs en animateurs sympathiques, fusionner étude et récréation. Tout se passa comme s'il avait fallu interdire aux enfants l'accès à l'héritage déposé pour eux par les siècles passés : la langue française et l'histoire de leur pays. À travers sa vision de l'école, la gauche, mal inspirée par Pierre Bourdieu et Philippe Meirieu, poursuivait une fin anthropologique : priver les nouvelles générations de tout héritage, les déshériter, les priver de passé comme d'avenir. Bien entendu, l'enseignement de la langue française et de l'histoire (qu'on s'appliqua à évacuer de son contenu national, renvoyant les cours d'histoire de France à la poussière des souvenirs) devait être sacrifié sur l'autel de cette tâche.

Qu'est-ce que la langue ? Non seulement la différence

anthropologique (la pratique qui sépare les hommes des bêtes, enfermées dans le langage), mais aussi la différence nationale : une langue est toujours la langue d'une nation. La langue en soi, la langue abstraite, n'existe pas. Historiquement, le réveil des nations, le nationalisme, s'est, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, appuyé, à travers le mouvement romantique, sur la redécouverte de la langue. Ce caractère national de la langue était le caillou dans la chaussure de tous les récents réformateurs de l'école, aussi bien les ministres que les idéologues dont ils aimaient à s'entourer. Dénationaliser la langue française, la défranciser, devint leur souci du jour et de la nuit, leur obsession constante. L'anglais standard

La maladie de la langue est la plus grave des maladies : celle de l'âme de la nation. Elle la détache de son passé, la coupe de ses racines,

et fade, anglais des halls d'aéroport et des supermarchés que tout le monde sur la planète finit par savoir baragouiner, rachitique espérant du pauvre à l'ère de la globalisation, devint leur idéal pour la langue française. Il fallait que les nouvelles générations sorties de l'école baccalauréat en poche ne parlent français qu'à la façon dont la jeunesse du monde entier parle anglais. Il fallait un français qui ne rappelait pas la nation, la France, son histoire. Un français déraciné, oublieux de sa propre histoire, rendu amnésique – un français dans lequel le mot « territoire » a remplacé le mot « terroir ». D'où la destruction, acharnée et obstinée, dès l'école primaire, de l'enseignement systématique de notre langue.

C'est bien parce que notre langue est française, qu'elle met en valeur,

comme celles de nos voisins d'outre-Pyrénées ou d'outre-Rhin, l'idée de nation, d'irréductibilité du national, de puissance du national, d'enracinement du national dans le temps long de l'histoire, que les réformateurs de l'école, rejoints en cela par la doxa des journalistes et du show-business, la prirent en haine. Qu'ils s'affairèrent à la transformer en une langue sans consistance ni histoire : celle des participants aux émissions de télé-réalité et des chasseurs de Pokémon. Vint le jour où à l'enseignement de la langue se substitua celui de la communication et du langage ; il ne fallait plus étudier la langue française, la connaître, il fallait s'exprimer, communiquer,

traiter la langue comme un langage. La communication est à la langue ce que le territoire est au terroir : le déracinement,

la négation du passé. L'école a insisté sur la communication et le langage au détriment de la langue pour pouvoir dénationaliser la langue française.

La guérison de la maladie de la langue est la mère de toutes les guérisons. Restaurée, l'école fera exemple pour nos contemporains, pour les journalistes et les politiciens, qui ne savent plus parler français, et au-delà d'eux pour nos compatriotes. Devant ce diagnostic et cette ordonnance, l'arrivée de Jean-Michel Blanquer a, si l'on se fie à ses intentions explicites, quelque chose de providentiel. Autant qu'en ministre de l'Éducation, le salut de la langue française exige de lui qu'il agisse en médecin de la culture.

\* *Dernier ouvrage paru : « L'École fantôme », Éditions du Rocher, septembre 2016.*